

Traduire l'ironie des rongeurs : fonction et efficacité rhétorique et aspects rhétorico-pragmatiques de la traduction du discours ironique des rats fabuleux de La Fontaine

Eszter Etelka Valyon

University of Debrecen, Hongrie

The present paper discusses the rhetorical/pragmatic dimensions and levels of verbal irony through the example of a famous La Fontaine's Rat-fable. Verbal irony performs a pragmatic function, making use of a potential contrast between expected and experienced events. This makes verbal irony generally funnier, more criticizing, more expressive of a difference between expected and ensuing events and more protective of the speaker than literal remarks. This paper also proposes a study of verbal irony, as purely pragmatic phenomenon, in order to provide a plausible analysis of the allegoric 'ironicalness'. In this case study of La Fontaine's Rat retired from the World, I will argue that pragmatic enrichment processes have effects on translation. The translator, as a communicator, may translate not what was linguistically encoded in the original text but rather what was propositionally communicated. This will result in discrepancies in style between source and target texts. Enrichment done on cultural/contextual grounds can modify the source to a greater extent, and its motivation is more subjective, justified only on the translator's choice and judgment.

1. Pourquoi les rats?

La fable est étroitement liée à une structure particulière qui englobe un récit (*pictura*) généralement accompagné d'une morale courte (*sententia*) discernant les traits des attitudes des personnages du récit et attribuant à ceux-ci une certaine valeur sans qu'il les dévalue en simple abstraction. Par cette opération, la fable répond au besoin inné de l'homme de se servir de comparaisons et d'images pour mieux faire comprendre sa pensée. Les fabulistes choisissent volontiers les animaux, auxquels ils attribuent des caractères distinctifs plus au moins particuliers (en un rapport plutôt vague avec la nature supposée de chacun des animaux), mais correspondant aux traits de caractère humains. Ce qui entraîne un système de métaphores provenant du monde des animaux, par lequel les épisodes du monde humain sont transposés dans le monde des bêtes. Par ce symbolisme particulier la fable se plaît à l'inventaire discontinu des espèces animales et l'animal fabuleux y est, avant tout, un objet au service de la morale. Les animaux des fables, qu'ils soient véritables ou mythologiques, ont, presque toujours, les mêmes caractères, sinon les mêmes fonctions. C'est dire que les représentations animales des attitudes humaines sont soumises à une organisation consciente des réseaux de significations dans une perspective esthétique. Les animaux de La Fontaine contribuent ainsi à la continuation

de la tradition gréco-romaine, et à la création d'un univers poétique particulier, ce qui implique cependant un fréquent bouleversement de la forme héritée et l'institution d'un nouvel équilibre entre l'histoire et la morale.

Chacune des espèces animales a sa propre fonction dans un ordre naturel, le bouleversement de cet ordre établi faisant figure d'allégorie du désordre impie des conflits et des intrigues du monde de l'homme. Selon Voisin (2007, p. 25), les animaux fabuleux de La Fontaine, en tant que continuation des représentations animales des satyres horatiennes (Hor. *Carm.* I, 16 et I, 15 ; II, 1) ont en commun avec l'homme deux facultés psychiques irrationnelles, à savoir le *thumoeides* (le courage) et l'*epithumêtikon* (le désir). L'animal suit son instinct de conservation, de manière immédiate et identique dans chaque espèce ; son comportement est limité puisqu'il ne possède pas la raison libre. Cependant, il dispose, en même temps, d'une certaine capacité intellectuelle, qui est en rapport avec la mémoire d'une situation donnée et qui instaure une différence chez les individus ou chez les espèces plus doués que d'autres.

Malgré sa mauvaise réputation, le Rat reste libre des connotations négatives habituelles et ne figure pas forcément dans les fables comme un animal dégoûtant (rat de souterrain, rat des égouts). Adulte ou vieilli, il représente au contraire la sagesse prudente et expérimentée. Fortement humanisée, la figure du Rat permettra de présenter certains traits du caractère de l'homme d'une façon beaucoup plus évidente.

Les opérations fondamentales du texte des fables semblent démontrer une forte ressemblance sur le plan du comportement, entre les hommes et les animaux ; ces ressemblances sont particulièrement élaborées dans le cas des rats fabuleux de La Fontaine. Ces rongeurs si peu aimés y sont fortement humanisés et ne conservent que quelques aspects de leur morphologie naturelle. Cependant, le narrateur vise, particulièrement dans le cas des rats, à plaire tout autant qu'à instruire en cherchant des effets esthétiques et humoristiques de décalage : le Rat de ville (s') offre un véritable régal « fort honnête » sur un tapis de Turquie, le Rat-Ermite se retire dans un gros fromage de Hollande pour jouir des plaisirs de la solitude et de la vie contemplative des sages, le jeune et naïf Messire Rat, à la manière des jeunes protagonistes des romans didactiques, ou en parodiant les romans sentimentaux de l'époque classique, frappé par l'invitation de la Grenouille maligne songe à un voyage « exotique » à travers des marais pour connaître les beautés de ces lieux lointains, les mœurs des habitants et le gouvernement sage de la Chose Publique.

2. Un Rat qui ironise : Le Rat qui s'est retiré du monde

2.1. L'allégorie ironique – figure constitutive du récit

Le récit des fables de La Fontaine exige simultanément la stratégie d'interprétation de l'allégorie et celle de l'ironie, qui sont le corollaire d'une figure complexe, *l'allégorie ironique*. Cet ensemble de deux figures dont l'identification et l'interprétation exigent une sorte d'« initiation », un arrière-plan sémantique, peut être considéré comme la figure de la « non-compréhension », qui peut conserver, même en écrit, l'intention originale du locuteur. L'ironie, en tant que figure consécutive du récit des fables, se produit aussi par la tension continue entre le monde des rats et le monde humain – en adaptant ce procédé rhétorique, La Fontaine se tient au modèle horatien et à la tradition de Phèdre et d'Apulée. Cette opération aura pour résultat un récit de double espace, l'un des espaces peut s'appliquer même au monde des animaux, tandis que l'autre se rattache uniquement aux hommes. Le caractère didactique et à la fois ludique des fables consiste dans cette oscillation continue entre les espaces du récit : bien que les animaux gardent leur morphologie naturelle, ils agissent d'une façon profondément humaine, leurs actions, leurs attitudes sont toujours tirées du monde humain.

Phénomène proprement pragmatique, l'ironie peut être saisie comme une opération qui consiste dans le décalage entre l'intention et la parole du locuteur, c'est-à-dire dans une contradiction potentielle: « (die Ironie) das Gegenteil des Gemeinten geäußert wird, daß man das Gegenteil von dem zu verstehen gibt, was man sagt. » (Behler-Ueding, 2001, p. 599)

En outre, l'ironie s'interprète comme un procédé particulier de l'argumentation des dialogues socratiques, comme une attitude poétique ou philosophique (Schlegel, Kierkegaard), et elle apparaît aussi comme l'un des moyens possibles de la déconstruction (J. Derrida, P. De Man). Comme l'avance Lausberg, l'ironie est à la fois figure et trope:

Die Unterscheidung der Wortfigur von der Gedankenfigur betrifft alle Tropen. Die Ironie neigt zur Gedankenfigur, da auch die in einem Wort ausgedrückte Ironie dem ganzen Satz oder Satzzusammenhang ihre Farbe aufzwingt. (§585)

L'ironie s'interprète en tant qu'opération rhétorique proprement illocutoire : elle propose un contenu secondaire qui se trouve promu au statut de sens véritablement dénoté ; cependant, le sens littéral deviendra corrélativement dégradé en contenu connoté. Par le biais du caractère d'illocution, le locuteur met en valeur un sens différent de celui que possède en langue la séquence signifiante. Par l'ironie verbale, le contexte, le ton du message ou bien le personnage du locuteur suggèrent un sens implicite plus au moins

opposé au sens littéral.¹ Comme le souligne Quintilien, il est impossible de distinguer des opérateurs explicites de l'opération de l'ironie;² ce trope s'effectue à condition que le destinataire reconnaisse et décode l'incongruité du sens littéral du texte à l'intention du locuteur. C'est ce qu'illustre l'incipit du *Rat qui s'est retiré du monde* (exemple 1) :

- (1) un certain Rat, las des soins d'ici-bas, / Dans un fromage de Hollande/ Se retira loin du tracas. / La solitude était profonde, / S'étendant partout à la ronde. / Notre ermite nouveau subsistait là dedans. / Il fit tant, de pieds et de dents, / Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage/ Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ? / Il devint gros et gras : / Dieu prodigue ses biens/ A ceux qui font vœu d'être siens. (vers 1-12)

Le récit, l'histoire d'un ermite malgré lui, applique les clichés fort bien connus du langage hagiographique et les allusions à l'Évangile : un Rat dévot, désintéressé des vanités du monde se consacre à la vie pieuse, et se retire dans un monastère – mais ce monastère n'est qu'un gros morceau de fromage. Est-il étonnant qu'il soit vite devenu gros et gras ? Certes, c'est la preuve de la Providence divine. Le caractère ironique de ce morceau de texte est évoqué par le contexte : le fromage-couvent, l'obésité du Rat-ermite, sa dévotion farouche fonctionnent comme des marqueurs de l'ironie, qui suggèrent l'opinion négative du narrateur concernant la vie contemplative, inactive. Ceux qui se retirent du monde d'ici-bas ne prouvent que leur indifférence et leur égoïsme insensible.

2. 2. Trope illocutoire

C'est Quintilien qui prend en considération, pour la première fois, les interférences entre l'ironie et l'allégorie en prétendant que l'opération de l'ironie se fonde sur l'opération créatrice de l'allégorie. Cette continuité repose sur le caractère illocutoire des deux tropes.³ Par l'opération de l'ironie et de l'allégorie, un sens s'actualise au niveau de la parole qui diffère du sens manifesté au niveau de la langue ; ce sens actualisé dans la parole sera le dénoté de l'énoncé donné. Ce sens implicite seulement par le contexte sera le « véritable » message implicite de l'énoncé (*Inst. Or.* VIII, 6, 44) :

At ἀλληγορία, quam inversionem interpretantur, aut aliud verbis, aliud sensu ostendit, aut etiam interim contrarium.

Toutefois, les deux tropes se distinguent d'une façon très décisive : l'allégorie amplifie le rapport entre le domaine source et le domaine cible dans l'espace générique du trope ; le sens implicite n'éteindra pas le sens

littéral. Les deux aspects principaux de l'allégorie insistent sur le fait que chaque allégorie demande des commentaires, et que les séquences constitutives de l'allégorie incitent le lecteur à découvrir les rapports thématiques entre le domaine source et le domaine cible. La fonction du commentaire consiste dans l'élaboration du texte cible, c'est-à-dire qu'il permet au lecteur de développer une histoire dans l'autre. La tâche principale du commentaire est d'identifier ou du moins de préciser le domaine cible et ses éléments, sinon l'attention du lecteur ne sera pas nécessairement attirée sur les associations possibles, sur les interférences des espaces conceptuels. Les règles et les exigences du genre de la fable ne permettant pas d'intercaler de longs passages de commentaire, les allusions éparses du texte facilitent l'interprétation de l'allégorie dans l'exemple 2 (vers 32-35 du texte de La Fontaine) :

- (2) Que désignai-je, à votre avis, / Par ce Rat si peu secourable ? / Un moine ? Non, mais un dervis : / Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

C'est l'expression « moine » qui remplit ici la fonction du commentaire pour faciliter au lecteur d'établir les connexions entre les deux champs conceptuels. Dans cette conclusion, le narrateur applique l'opération de la réticence, figure de détraction en tant que l'omission ou la réduction volontaire des informations pour mettre en évidence le caractère à la fois allégorique et ironique du récit. Ce double caractère sera encore plus accentué par l'arrière-plan culturel attaché aux concepts du moine et du dervis. Le narrateur rejette la métaphore consécutive (rat = moine) du texte allégorique pour en proposer une autre : rat = dervis. Cependant cette attitude de rejet feint ne facilite que la reconnaissance du jugement vraiment déshonorant (quoique entouré de précautions) sur la nature du clergé.

Toutefois, l'ironie n'offre pas de commentaire explicite, puisqu'elle ne peut être exprimée par des expressions référentielles, comme « moi, je te dis d'une façon ironique » (Haverkate, 1990, p. 79).⁴ Et ainsi, elle permet au lecteur des associations plus au moins libres et la découverte des similitudes entre le monde des hommes et l'univers des rongeurs. Cet univers particulier, à la fois familier et inconnu pour les hommes, reflète, grâce aux interactions continues, les attitudes et les actions proprement humaines. C'est-à-dire que ce sont les formules, les manières de penser et d'agir des hommes qui pénètrent dans ce monde, et qui établissent les codes possibles du comportement des rongeurs, qui n'hésitent pas à imiter les normes de la société et les conventions sociales d'une manière fort civile ...

3. Traduire un rongeur ironique

3. 1. Langue littéraire et langue ordinaire

Les poèmes, les romans, les narrations orales, les chansons et d'autres textes littéraires sont composés dans un langage plus au moins différent de la langue ordinaire. Les différences englobent des ré-arrangements variés ou bien des alternatives au niveau des mots, de la sonorité et de la syntaxe. Ces différences ont souvent pour résultat des contraintes externes, comme le mètre ou la rime. La notion de la langue littéraire se fonde, d'une part, sur les genres littéraires d'une façon paradigmatique comme la poésie, d'autre part, sur les « cas limitrophes » comme le discours oratoire, la presse et l'avertissement, et sur certains genres de la conversation (Fabb, 2009). La langue littéraire peut se distinguer de la langue ordinaire par son lexique, par sa phonologie et sa syntaxe particulières, ce qui entraîne des difficultés supplémentaires dans la traduction. Dans mon analyse j'entreprends de présenter quelques tentatives de traduction : une version anglaise en vers par Elizur Wright (1841), une version en prose par Frederick Colin Tilney (1913) à l'origine destinées à un jeune public, et une traduction hongroise par Béla Vikár (1926).

Quant à la poésie, ce sont certainement les éléments formels qui jouissent d'une plus grande importance par rapport à la prose. Évidemment, le contenu ne peut être sacrifié au profit des constitutifs formels ; toutefois, il n'est pas toujours possible de garder, en même temps, la forme et le message du texte original. Ce choix parfois inévitable explique, dans le cas de la poésie, la traduction en prose, qui ne peut pas être considérée comme l'équivalent adéquat de l'original, bien qu'elle reproduise le même contenu conceptuel (Nida, 2004, p. 154). Si fidèle qu'elle soit au niveau du message primaire, une fable en prose ne suscitera jamais l'intensité émotionnelle du texte en vers, bien que l'association des notions *légende* (tirée du vocabulaire hagiographique) et *rat* produise un contexte à la fois ironique et allégorique (exemple 3, traduction en prose des vers 1-6) :

- (3) *The ancients had a legend which told of a certain rat who, weary of the anxieties of this world, retired in a cheese, therein to live in peace. Profound solitude reigned around the hermit. (La Fontaine, trans. 1913)*

= [Nos ancêtres avaient une légende sur un rat, qui, las des anxiétés du monde, s'était retiré dans un fromage pour vivre en paix. Une solitude profonde régnait aux alentours de l'ermite.]

L'objectif du traducteur constitue un facteur considérable pour le choix des éléments adéquats. Nida (2004) suggère que le traducteur doit avoir un objectif plus au moins pareil, ou bien compatible à celui de l'auteur du

texte, mais pas forcément identique. Pour faire voir ce décalage possible entre les deux objectifs, Holmes, qui explique le processus de la traduction comme une sorte de méta-littérature, introduit le concept du *méta-poème* pour désigner le résultat de la traduction d'un texte en vers:

By virtue of its double purpose, the *metapoem* is a nexus of a complex bundle of relationships converging from two directions: from the original poem, in its language, and linked in a very specific way to the poetic tradition of that language, with its more or less stringent expectations regarding poetry which the metapoem, if it is to be successful as poetry, most in some measure meet. (1988, p. 24)

Cette série complexe de relations monde représenté / texte / méta-poème aura pour résultat une tension émotionnelle spécifique, dont l'intensité varie selon les textes cibles et selon les talents du traducteur. Dans le cas de la poésie, cette tension consiste, en effet, dans le choix de la forme la plus adéquate et dans la reprise du message implicite du texte source.

Le caractère implicite, qui est toujours présent dans un texte ironique, a pour conséquence le fait que les textes dits *littéraires* ne constituent pas de classe par excellence naturelle. Les mêmes principes pragmatiques sont donc valables pour chaque type de texte, ce qui conteste la dichotomie traditionnelle des textes littéraires et non-littéraires. Toutefois, le maintien de cette classification, vérifiée par notre arrière-plan *littéraire*, suggère qu'il s'agit d'un ensemble de textes « spécifiques ». La capacité de classer des textes de caractère littéraire n'impliquera pas que l'on les interprète spontanément à base de principes pragmatiques différents. Malgré le caractère sans doute surpassé de cette distinction des types de texte, il faut tout de même faire remarquer que la traduction des textes littéraires, en tant que processus d'interprétation, ne peut pas se produire *spontanément*. Le devoir du traducteur consiste alors, au-delà de la transposition du contenu de l'énoncé, à mettre en valeur d'autres facteurs linguistiques et méta-linguistiques.

3. 2. L'omniprésence de l'ironie

Comme l'avance Gutt (2000, p. 211), le traducteur, en tant que destinataire d'un certain énoncé, effectue normalement une sorte d'interprétation, à condition que la présomption de la pertinence et l'intention communicative soient bien réussies. Cependant, l'équivalence de cette interprétation et de l'intention originale du destinataire (qui, en vertu de la capacité de produire des textes, doit avoir une intention non seulement informative, mais communicative) constitue un problème subsidiaire. L'interprétation du destinataire devient, bien sûr, inadéquate dans le temps, et elle produira différentes explications du texte original. Malgré cette prolifération des

explications possibles, le destinataire aura encore la possibilité de saisir l'intention supposée du destinataire, de l'auteur de l'énoncé original. Cette théorie, étroitement liée au principe de pertinence explique, en même temps, les interprétations spontanées et le procès de saisir l'intention supposée « originale ». En plus, ce paradigme théorique, en tant que résultat direct du critère de consistance,⁵ vérifie les cas dans lesquels le créateur du texte cherche à cacher, à rendre implicite son intention communicative. Ces considérations aboutissent à l'évidence qu'un message communiqué ne peut être interprété que partiellement au niveau linguistique. C'est seulement un segment de l'idée originale qui reste explicite, tandis qu'il faut considérer un message implicite. Cette coexistence des messages au sein d'un énoncé cause sans doute des difficultés pour le traducteur.

L'ironie verbale, comme l'un des tropes fondamentaux de Quintilien (*Inst. Or.* IX. 2, 44-46 ; et Lausberg §§ 902-904), dispose aussi des marqueurs du trope qui peuvent solliciter plus ou moins fortement le mécanisme dérivationnel. Cependant, ces marqueurs resteront implicites, et cette nature implicite de l'ironie produit des difficultés considérables dans la distinction des messages ironiques et des messages non-ironiques ; c'est-à-dire que l'ironie ne possède pas de signaux spécifiques.⁶ Le contexte, par la nature de ses données contextuelles, peut plus ou moins bloquer le sens littéral/primaire en imposant le sens dérivé ; ainsi, le contexte relève l'hypocrisie cachée des tirades du Rat-Ermite vénéré comme un saint (vers 24-29, exemple 4) :

- (4) Mes amis, dit le Solitaire, / Les choses d'ici-bas ne me regardent plus ; / En quoi peut un pauvre reclus / Vous assister ? que peut-il faire / Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ? / J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Toutefois, l'identification de l'ironie implique toujours la reconnaissance d'un décalage entre le sens littéral et le sens actualisé (Kerbrat-Orecchioni, 1994, p. 59; Giora 1995, p. 241), qui constitue la condition primaire de la réussite de l'interprétation. Comme chaque type de trope, l'ironie subit, pour sa part, une sorte de solidification. Malgré ce processus, il est nécessaire que le sens littéral, même si dépossédé de son rôle dénotatif, se maintienne dans l'énoncé⁷ pour que le trope puisse continuer à exister en tant que tel et à conserver son efficacité rhétorico-pragmatique. Les députés du peuple Rat, en cherchant quelque secours contre les attaques des Chats, demandent « l'aumône » du saint ermite, un peu de fromage pour les habitants de la cité de *Ratopolis* assiégée.

La réaction immédiate du Rat constitue donc une réflexion ironique à la demande pieuse, en faisant appel à la vocation sainte, à laquelle il s'est donné. Toutefois, cette réaction contredit les attentes des pauvres confrères. Ce décalage entre les attentes (le saint Rat, par amour et par solidarité, partage son aliment avec son peuple tourmenté par la famine ; les ermites

sont les modèles de la charité et de la dévotion ; les rongeurs sont solidaires et coopératifs) et l'attitude du Rat (il refuse la solidarité) fonde le caractère ironique de cet exemple. Par sa réponse, le Rat-ermite ne cherche pas à faire penser les députés à leur proposition récente ; il fait voir sa véritable attitude : l'indifférence totale envers tout ce qui se trouve hors de son intérêt. Par les interrogations en écho, il répète l'idée de la dévotion, cette idée à rejeter pour accentuer son absurdité : « en quoi peut un pauvre reclus vous assister ? ». Suivant le modèle de Wilson (2006), cette situation au contexte ironique peut impliquer un large spectre d'attitudes de la surprise jusqu'aux nuances de l'hypocrisie, du refus. Ces attributions peuvent se produire d'une façon plus au moins explicite. Par l'usage échoïque le locuteur indique ouvertement son attitude, ou bien il permet au destinataire de distinguer cette attitude des éléments paralinguistiques ou contextuels. Cette caractéristique des énoncés vérifie l'ironie verbale en tant qu'énoncé échoïque : le locuteur (généralement / tacitement) exprime l'une des attitudes dissociatives (scepticisme, refus, rire, etc.) par rapport à l'énoncé primaire. Le point de départ du décodage de l'énoncé ironique, c'est de dissocier le locuteur de l'énoncé littéral et de suggérer sa véritable pertinence et sa valeur informative. L'on peut ainsi interpréter l'exemple récemment cité comme un écho des espérances et des attentes des rats-députés. La réponse ironique de l'ermite révèle qu'il trouve fastidieux le secours contre les chats. La réaction du Rat est purement échoïque ; le Rat ne prétend pas qu'il serait le libérateur de Ratopolis. Par contre, il se dissocie de l'énoncé au contenu pareil (opinion, espérance, expectation que les ermites soient mondains par nature et qu'ils s'occupent des affaires d'ici-bas... et surtout que notre ermite soit prêt à partager son grand fromage pour protéger la colonie).

Semblablement, la séquence des questions (*subjection*) de la fable citée (exemple 4) peut être considérée comme un exemple de l'ironie dans la mesure où l'énoncé signifie « moi, je ne m'occuperai plus de ces affaires bagatelles, je veux jouir des plaisirs d'une vie sans souci ». Les conditions de réussite du décodage auxquelles est soumis cet énoncé ironique sont pour l'essentiel celles qui caractérisent le refus, l'indignation, et non celles, qui caractérisent la question. En tant que question, cet énoncé n'est pas pertinent, donc il est susceptible d'échouer. Les conditions de vérité concernent le sens dérivé, et, puisqu'il s'agit d'un trope proprement illocutoire, les conditions de réussite sont étroitement liées à la valeur dérivée.

3. 3. Vers un nouveau contexte?

Traduire, c'est transposer un message de la langue source par un texte équivalent au niveau sémantique et pragmatique en une langue cible. Cette équivalence présuppose donc que le texte ait pour fonction d'évoquer une

situation particulière, et, par cette relation, de refléter ses dimensions situationnelles. La traduction, en tant qu'un acte de performance, peut être conceptualisée comme un processus de ré-contextualisation. Par ce processus le message reçoit non seulement une forme nouvelle, mais il est intégré à un nouveau contexte avec différentes valeurs assignées aux conventions communicatives, aux genres, normes et expectations. Ce qui est important dans la traduction, c'est qu'un texte « fini » de langue écrite soit présenté en totalité au traducteur dès le commencement de son activité. Le traducteur a pour devoir de créer un texte « vif », mais essentiellement statique, complété avec des connexions contextuelles. Le caractère statique de ce nouveau texte se produit par la séparation du destinataire et du destinataire dans le temps et dans l'espace. Par la nature de la langue écrite, la réalisation d'un discours hors du texte écrit ne peut englober qu'une interaction imaginaire entre le destinataire et le destinataire dans la tête du traducteur. Le seul moyen de combattre cette séparation, c'est de surpasser ce caractère rigide de l'arrangement immuable des éléments linguistiques en mettant en valeur ses connexions contextuelles (House, 2006, p. 343). La traduction consiste donc dans la ré-contextualisation du texte original. Ce processus atteint son paroxysme dans la traduction hongroise (exemple 5) des vers 24-28.⁸ Cette version, pleine d'allusions conscientes à la traduction hongroise du Tartuffe, exploite les tournures pathétiques du discours ecclésiastique de l'époque, en utilisant des archaïsmes de ce vocabulaire spécifique :

- (5) *Engem már földi ügy többé nem érdekel. / Mi telnék tőlem oly tett, mely rátok javulást hoz, / ily elvonult szegénytől? Mit tudna e kebel⁹ más, mint hogy értetek az. Éghez esdekel?* (La Fontaine, trans. 1926)
 = [Les affaires d'ici-bas ne me passionnent plus. Quel acte attendez-vous de moi, qui pourrait profiter de moi, un pauvre retiré du monde? Que pourrait ce cœur d'autre qu'implorer le Ciel pour vous?]
- (6) *Earthly affairs no longer concern me. In what way could a poor recluse assist you? What could he do but pray for the help you need!* (La Fontaine, trans. 1913)
 = [Les affaires terrestres ne me concernent plus. Comment pourrait vous assister un pauvre retiré du monde? Que pourrait-il faire d'autre que prier pour le secours dont vous avez besoin !]
- (7) *To worldly things I'm dead. / How can a poor recluse / to such a mission be of use? / What can he do but pray / that God will aid it on its way?* (La Fontaine, trans. 1841)
 = [Je suis mort pour les affaires d'ici-bas. / Comment pourrait un pauvre retiré du monde, se rendre utile dans cette mission? Que pourrait-il d'autre que prier Dieu pour vous secourir?]

House (2006) distingue deux types primaires au sein de la traduction : la traduction ouverte et la traduction « couverte ». Cette dernière jouit du statut d'un texte « original » dans la culture cible. La traduction est « couverte », puisqu'elle ne contient pas de marqueurs pragmatiques directs, c'est-à-dire de performatifs pour faire voir son état de traduction d'un texte source. Le texte cible se crée de son propre droit. Ce type de traduction cherche à maintenir la fonction originale du texte source par l'insertion d'un *cultural filter* pour harmoniser les différences culturelles de deux communautés linguistiques. Par contre, la traduction « ouverte » présuppose une valeur établie dans la communauté de la langue source : ces textes sont étroitement liés à une occasion spécifique – les discours politiques, les sermons sont les meilleurs représentants de ce type. Par une traduction ouverte, le texte traduit est intercalé dans un nouveau contexte : la traduction n'obtiendra que l'équivalence fonctionnelle de niveau secondaire. Cependant, l'opération de la traduction couverte facilite au traducteur de ré-crée, de reproduire la fonction du texte original en dehors de son monde discursif. Ce procès figure dans le contexte de la culture cible, sans vouloir mettre en valeur le contexte et l'arrière-plan pragmatique du texte original. Ce type de traduction aura pour résultat une distance considérable entre le texte source et le texte cible : l'équivalence se produira au niveau du genre et de la fonction. Les exemples suivants, en tant que tentatives pour traduire le terme *Ratopolis*, cherchent à combattre cette distance en utilisant des notions pareilles, tirées de leur monde actuel. Le traducteur anglais explique cette *polis* de type archaïque par l'exemple des États-Unis, tandis que le hongrois crée une nouvelle toponymie à l'analogie de celles du Moyen Age. La traduction de la toponymie grecque, qui fonctionne même dans l'original comme marqueur de l'ironie, est sans doute une solution très efficace pour suggérer le contenu ironique. Cependant, par ces types de traduction, le poème perd son caractère hors du temps, comme les traductions des vers 13-15 :

- (8) Un jour, au dévot personnage / des députés du peuple rat / s'en vinrent demander quelque aumône légère (vers originaux de La Fontaine)
 [...] *by certain delegates / that came from Rat-United-States / for some small aid. (La Fontaine, trans. 1841)*
 = [Quelques députés qui sont venus des États-Unis des Rats pour un peu de secours]
Patkány nép követsége jő / valami kis segélyért hozzá esedező. [...] mivel a macskanép / őt Patkányváradot most víjja épp. (La Fontaine, trans. 1926, 161)
 = [Et voilà, la députation du peuple Rat vint / en suppliant pour quelque petit secours / car le peuple des Chats / mit le siège à la forteresse de Ratbourg]

3. 4. Enrichissement pragmatique : inévitable ?

Comme on le constate, les traductions ne restent pas absolument fidèles au texte cible, elles appartiennent à la classe de la « traduction couverte », même si les changements effectués ne modifient pas le message du texte. Parmi les trois versions, c'est la traduction hongroise qui reste la plus proche de l'original : cette fidélité est due non seulement aux traditions hongroises, mais encore à la flexibilité de cette langue agglutinante, qui permet d'imiter la versification et l'atmosphère du poème original. Le langage de *La Fontaine* abonde en allusions à la haute poésie de l'époque. Ces allusions renforcent le caractère ironique du récit qui parle¹⁰, avec une versification raffinée, d'un rongeur de mauvaise réputation dans l'univers du lecteur. Ce paradoxe constituera la plus grande difficulté dans la traduction de la fable.

Le procès de l'enrichissement pragmatique consiste dans l'interprétation des lacunes sémantiques de l'original. Par l'usage du langage, on encode des représentations sémantiques qui sont les représentations partielles des idées à communiquer. Ces formes logiques constituent la base du message dont le décodage est bien nécessaire pour le succès de la communication. Comme le mot « base » le suggère, les représentations sémantiques ne sont pas complètes ; c'est-à-dire qu'avant le décodage du message, ces représentations doivent s'engager dans un procès de développement de la forme logique. Ce développement aura pour résultat la forme propositionnelle de l'énoncé, souvent interprétée, dans la littérature, comme la proposition exprimée. Bien que la forme logique d'un énoncé puisse être saisie par l'opération du décodage, la forme propositionnelle est obtenue par le procès de l'enrichissement explicite de la forme logique encodée (Wilson et Sperber, 1993b, p. 6). L'enrichissement implique alors le processus de compléter la forme logique, qui aboutit à la proposition exprimée, l'ensemble des idées explicitement communiquées par l'énoncé. Si l'information encodée est trop vague pour obtenir une interprétation adéquate, elle sera « enrichie » par certaines assomptions contextuelles, immédiatement accessibles (Wilson et Sperber, 1993a, p. 293). Ce processus révèle le décalage entre le message explicite et le message implicite.

L'enrichissement pragmatique constitue donc une stratégie importante, très souvent utilisée dans l'interprétation des discours et dans la traduction. Évidemment, les langues se distinguent par les manières d'interprétation des messages – cette différence des langues naturelles force les traducteurs à exploiter l'enrichissement pragmatique de la forme logique pour dériver la forme propositionnelle (Rosales Sequeiros, 2002, p. 1070). L'enrichissement nécessite alors un certain arrière-plan de l'ensemble arrangé des éléments intentionnels ou des constituants conceptuels ; à part cet arrière-plan logique ce procès nécessite encore l'intégration de l'information dans la proposition exprimée. Ce contenu intégré est implicite

dans le contexte,¹¹ mais il est suffisamment manifesté pour interpréter l'énoncé, sinon le message n'arrive pas à ses fins.

Au cas où deux langues encodent des degrés différents de caractère explicite pour une forme propositionnelle particulière (message), le traducteur a le droit d'enrichir/appauvrir le texte original. La présente étude est consacrée à l'enrichissement littéraire, sous-type de l'enrichissement pragmatique, interlinguistique :

An utterance is a case of interlingual enrichment if its semantic representation is the intended enrichment of the semantic representation of an utterance from another language (Rosales Sequeiros, 2002, p. 1078).

Comme Mey remarque (1997), au cas où l'enrichissement pragmatique se développe, l'adoption d'un degré particulier du caractère explicite (soit par l'auteur, soit par le traducteur) peut devenir considérable. Cet enrichissement rend le message plus au moins explicite que l'original, pour susciter un effet pragmatique du côté du destinataire. Par le processus de la traduction, l'existence cognitive de la proposition exprimée de l'énoncé surpasse même son interprétation pour se ré-exprimer en une langue différente. Cet enrichissement sera inévitable si la langue cible peut seulement rendre le message original d'une façon plus explicite. La raison de ce choix est donc purement grammaticale, puisque c'est la grammaire de la langue cible qui force le traducteur à produire une traduction enrichie. Par contre, l'autre type de l'enrichissement facilite la traduction au cas où les assomptions contextuelles (culturelles) nécessaires ne sont pas bien accessibles pour le destinataire potentiel, et la forme propositionnelle entière relevée par le traducteur ne se communique pas sans ces informations additionnelles. La justification de ce type dépend du jugement raisonnable du traducteur ainsi que de l'arrière-plan culturel du destinataire visé. L'on distingue alors quatre façons différentes d'effectuer l'enrichissement pragmatique littéraire : il se produit de manière temporelle, de manière thématique, il peut être basé sur les relations du discours, ou bien sur les implicatures. Parmi ces possibilités, c'est cette dernière qui retiendra ici notre attention.

L'enrichissement basé sur les implicatures pragmatiques s'adapte au cas où le sens entier du message n'est pas linguistiquement encodé. Ce décalage entre le texte original et la traduction provient de la différence du degré du caractère explicite. Dans ce cas-là, le traducteur peut intercaler, dans le texte cible, une implication provenant du texte original : il traduit alors non seulement ce qui est dit, mais également ce qui est impliqué. C'est le cas dans la traduction en prose du vers 31 (exemple 9) :

- (9) Le nouveau saint ferma la porte. (vers 31, La Fontaine)
With these words this latest among the saints shut his door (La Fontaine, trans. 1913)
 = [Avec ces paroles ce dernier parmi les saints claqua la porte.]

Dans l'exemple (9) le traducteur fait allusion au double sens du terme *latest*. Ce terme s'explique d'une part, comme le saint le plus récent, et cette explication aura pour résultat un effet fort ironique : le rat-ermite remporte la gloire de la sainteté par son attitude farouche. D'autre part, il est le dernier parmi les saints : cette explication, moins ironique – c'est-à-dire plus explicite – suggère la place du Rat dans la hiérarchie céleste.

Mais la traduction peut surpasser les cadres de l'enrichissement pragmatique proprement dit, bien que la partie intercalée corresponde aux conditions de vérité de l'original. L'exemple anglais (exemple 9) est plutôt une implication possible de l'original, mais il n'a pas la même extension sémantique que la version source. La version hongroise (10) ajoute des éléments comme la porte et la fenêtre et le verrou – ces notions évoquent que le fromage fonctionne, en effet, comme la maison de l'ermite. Les traducteurs expliquent donc l'original en évoquant un contexte, qui n'est pas nécessairement identique au contenu original, mais qui fait allusion à la version intentionnelle :

- (10) Le nouveau saint ferma la porte. (vers 31, La Fontaine)
His well-fed saintship said no more / but in their faces shut the door (La Fontaine, trans. 1841).
 = [Sa sainteté bien nourrie n'en parla plus, mais claqua la porte devant eux.]
Így szól az új szent és legott / reteszel ajtót, ablakot. (La Fontaine, trans. 1926, p. 162)
 = [Le nouveau saint verrouilla la porte et la fenêtre tout de suite.]

Le traducteur augmente donc la quantité des informations encodées du texte, et invite le destinataire à favoriser une interprétation spécifique. Ce choix trahit un manque de fidélité à la traduction, qui peut aller même au-delà de l'explicitation de la proposition exprimée.

Les cas extrême de l'enrichissement consiste dans l'insertion d'un contenu qui ne fait pas partie du développement de la représentation sémantique dans la proposition (*what is said* – par les termes de Grice), mais qui appartient aux implicatures/implications du texte original. Ce type d'enrichissement implique un changement considérable non seulement au niveau du contenu (en intercalant des implications), mais aussi du style (il rend le texte plus explicite), ce qui augmente le degré de décalage entre le texte source et le texte cible, comme la traduction en prose des vers 11-12 le suggère :

- (11) [...] Dieu prodigue ses biens / à ceux qui font vœu d'être siens. (La Fontaine)
Blessings are showered upon those who are vowed to simplicity and renunciation! (La Fontaine, trans. 1913)
 = [Les bénédictions pleuvent à torrents sur ceux qui on fait vœu de simplicité et de renoncement aux plaisirs !]

L'efficacité de la communication nécessite, de la part du locuteur, l'implication de quelques informations indispensables pour la compréhension du message ironique. Cette nécessité motive le choix de l'auteur pour expliquer l'expression « ceux qui font vœu d'être siens », qui fonctionne comme un signal de l'ironie. Le traducteur de la version en prose (11) cherche à saisir l'essentiel de la vie monastique, de la vocation du héros du récit par un ensemble de notions caractérisant cette manière de vivre (simplicité, renoncement aux plaisirs). Évidemment, il est indispensable, pour faciliter l'identification des propositions impliquées par la proposition, d'établir, d'une façon explicite, toutes les informations nécessaires pour le décodage, sauf les informations également connues par les participants (Azuelos-Atias, 2010 p. 729). Chaque proposition de cet arrière-plan commun peut rester implicite, si la pertinence du message l'exige. Suivant la théorie de pertinence de Wilson et Sperber, la proposition exprimée d'un certain énoncé n'est pertinente qu'au cas où elle est en accord avec l'arrière-plan pragmatique du locuteur pour obtenir un effet cognitif positif (Wilson et Sperber, 2004 p. 249). Cette théorie signifie, par rapport aux valeurs de vérité des propositions, que les conclusions fausses ne peuvent produire que des effets négatifs.

4. Conclusion

Mon analyse, d'une part, est consacrée à la présentation du mécanisme de la figure dite allégorie « ironique », figure de base des récits des fables qui s'interprètent en tant qu'opération proprement illocutoire. Mon étude vérifie le trait essentiel de ce trope : pour identifier et pour interpréter l'ironie on doit rendre compte de son ambiguïté logique. L'énoncé ironique – qui déclare une affirmation *A* sur l'état actuel d'un monde possible – suggère simultanément son contraire, le *non-A*. L'identification de cette oscillation logique exige alors au moins deux choses. D'une part, on doit reconnaître si la capacité ironique fait partie du répertoire des attitudes possibles du locuteur ; d'autre part l'interprétation nécessite encore un certain arrière-plan pragmatique, une certaine connaissance de l'objet du message ironique. Sans cet arrière-plan le destinataire ne pourra saisir que la valeur *A*, explicite, mais le *non-A* impliqué restera caché, ce qui rendra impossible de décoder la véritable intention du locuteur. Cependant, un

énoncé ne peut interpréter un ensemble de faits d'une façon ironique qu'à condition qu'ils disposent des mêmes implications logiques et contextuelles.

Je présente aussi les points délicats et les difficultés de l'interprétation et de la traduction de cette figure très complexe, qui peuvent constituer les plus grands défis pour les traducteurs. Par le biais de l'opération qui donne pour résultat cette figure de double nature, l'auteur crée une atmosphère particulière, presque impossible à rendre. Les textes ayant un aspect didactique constituent un groupe particulier au sein de l'ensemble des textes à traduire. Dans ce cas-là, le traducteur ne peut pas se contenter de la simple suggestion d'une attitude possible, mais il doit la rendre plus au moins explicite pour éviter les malentendus potentiels. Cependant, ce choix, le plus souvent réalisé par l'enrichissement pragmatique, effectue un appauvrissement au niveau du caractère ironique. Ce petit tableau des traductions se concentre, avant tout, sur les traductions anglaises des fables de rats, à la fois en comparaison avec la version hongroise en tant que traduction « exotique » qui adopte même la versification originale.

Références

Sources primaires

- La Fontaine, J. (1954). Le rat qui s'est retiré du monde. In R. Groos & J. Schiffrin (Eds.), *Fables, contes et nouvelles de La Fontaine. (Vol. 10: Collection Bibliothèque de la Pléiade)* (pp. 160–161.) Paris : Gallimard.
- La Fontaine, J. (1913). The rat retired from the world. In: *The original fables of La Fontaine. Rendered into English prose.* C. Tilney (Traduit en anglais) En ligne: <http://www.gutenberg.org/files/15946/15946-h/15946-h.htm>
- La Fontaine, J. (1926). A világtól visszavonult patkány. In: *La Fontaine összes meséi.* (pp. 161-162). B. Vikár (Traduit en hongrois) Szeged : Szukits Kiadó.
- La Fontaine, J. (1841). The rat retired from the world. In: *A hundred fables of La Fontaine.* E. Wright (Traduit en anglais) En ligne : <http://www.gutenberg.org/dirs/etext05/8ffab10h.htm>

Sources secondaires

- Amante, D. I. (1981). The theory of ironic speech acts. *Poetics Today*, 2(2), 77–96.
- Attardo, S. (2000). Irony as relevant inappropriateness. *Journal of Pragmatics*, 32, 793–826.
- Azuelos-Atias, S. (2010). Semantically cued contextual implicatures in legal texts. *Journal of Pragmatics*, 42, 728–743.

- Barbe, K. (1995). *Irony in context*. Amsterdam : John Benjamins.
- Behler, E. (1998). Ironie. In G. Ueding (Ed.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*. Band 4 (pp. XX–XX). Tübingen : Max Niemeyer.
- Cicero, M. T. (1980). *Epistulae ad Quintum fratrem et Brutum*. In D. R. Shackleton Bailey (Ed.), *Cambridge classical texts and commentaries 22* Cambridge: Cambridge University Press.
- Cicero, M. T. (1888). *De oratore libri tres*. (1888) Oxford : Clarendon.
- Colston, H. L., & O'Brien, J. (2000). Contrast and pragmatics in figurative language: Anything understatement can do, irony can do better. *Journal of Pragmatics*, 32, 1557–1583.
- Fabb, N. (2009). Is literary language a development of ordinary language? *Lingua*, doi:10.1016/j.lingua.2009.07.007
- Gibbs, R. W., & O'Brien, J. (1991). Psychological aspects of irony understanding. *Journal of Pragmatics*, 16, 523–530.
- Giora, R. (1995). On irony and negation. *Discourse Processes*, 19, 239–264.
- Glucksberg, S. (1995). Commentary on nonliteral language: Processing and use. *Metaphor and Symbolic Activity*, 10(1), 47–57.
- Gutt, E. A. (2000). *Translation and relevance: Cognition and context* (2nd ed.). Manchester : St. Jerome.
- Haverkate, H. (1990). A speech act analysis of irony. *Journal of Pragmatics*, 14, 77–109.
- Holmes, J. S. (1984). Forms of verse translation and the translation of verse form. In *Translated! Papers on literary translation and translation studies* (pp. 23–33). Amsterdam : Rodopi.
- Horatius Falccus, Q. (1959). *Carmina*. In F. Klingner (Ed.) *Q. Horatii Flacci Opera*, (Series: *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*). Lipsiae: In aedibus B. G. Teubneris.
- House, J. (2006). Text and context in translation. *Journal of Pragmatics*, 38, 338–358.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1986). *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1994). Rhétorique et pragmatique : Les figures revisitées. *Langue française*, 101, 57–71.
- Lausberg, H. (1960). *Handbuch der literarischen Rhetorik: Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*. Munich: Max Hueber.
- Mey, J. (1997). The invisible man: Of silence and comets. *Journal of Pragmatics*, 27, 387–392.
- Nida, E. (1964/2004). Principles of correspondence. In L. Venuti (Ed.), *The translation studies reader* (pp. 205–218). New York: Routledge.
- Quintilianus, M. F. (1965). *Institutio oratoria*. In L. Rademacher & V. Buchheit (Ed.) *M. Fabii Quintiliani Institutionis oratoriae libri duodecim*, (Series: *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*) Lipsiae: In aedibus B. G. Teubneris.
- Rosales Sequeiros, X. (2002). Interlingual pragmatic enrichment in translation. *Journal of Pragmatics*, 34, 1069–1089.

- Utsumi, A. (2000). Verbal irony as implicit display of ironic environment: Distinguishing ironic utterances from nonirony. *Journal of Pragmatics*, 32, 1777–1806.
- Voisin, D. (2007). Les représentations animales chez Horace dans le livre II des Satires et les livres I à III des Odes : Présence ou absence d'une transformation générique. *Rursus 2* En ligne: <http://revel.unice.fr/rursus/document.html?id=100>
- Wilson, D. (2006). The pragmatics of verbal irony: Echo or pretence? *Lingua*, 116, 1722–1743.
- Wilson, D., & Sperber, D. (1993a). Pragmatics and time. In J. Harris (Ed.), *UCL Working Papers in Linguistics* (pp. 277–298). Londres : Department of Phonetics and Linguistics, University College.
- Wilson, D., & Sperber, D. (1993b). Linguistic form and relevance. *Lingua*, 90, 1–25.
- Wilson, D., & Sperber, D. (2004). Relevance theory. In L. Horn & G. Ward (Eds.), *The handbook of pragmatics* (pp. 607–632). Oxford: Blackwell.

-
- 1 Cf. Τέχνη ῥητορικὴ 21, Sp. I. 208: Εἰρωνεία δὲ ἔστιν λέγειν τι μὴ προσποιούμενον λέγειν, ἢ ἐν τοῖς ἑναντίοις ὀνόμασι τὰ πράγματα προσαγορεύειν. Cf Cic. De oratore III, 203: Tum illa, quae maxime quasi irrepit in hominum mentes, alia dicentis ac significantis dissimulatio, quae est periucunda, cum orationis non contentione, sed sermone tractatur; De oratore II, 269: Urbana etiam dissimulatio est, quom alia dicuntur ac sentias, non illo genere de quo ante dixi, quom contraria dicas, ut Lamiae Crassus, sed quom toto genere orationis severe ludas, quom aliter sentias ac loquare; et voir encore: Cic. Ad Quintum fratrem III, 4, 4: Simul et illud (sine ulla mehercule ironia loquor) tibi istius generis priores partes tribuo quam mihi. Les recherches contemporaines distinguent l'ironie verbale (dissimulatio) par excellence de l'understatement et overstatement, variantes de l'attitude de la simulatio cicéronienne et quintilienne (voir: Cic. De oratore III, 53, 203 et Quint. Inst. Or. IX, 1, 29). L'ironie verbale se manifeste sous une forme de discours qui représente une situation complètement opposée à la réalité, tandis que le message de l'understatement/overstatement tombe justement entre la situation opposée et la réalité (Colston et O'Brien, 2000, p. 1563). Effectivement, l'ironie verbale tout comme l'understatement utilisent la même dimension de contraste avec l'événement actuel, toutefois, ils se distinguent par le degré du contraste à la réalité.
- 2 Voir: Inst. Or. VIII, 6, 54-56.
- 3 Les actes de parole ironiques ne sont pas forcément performatifs, mais ils sont nécessairement indirects. Un énoncé ironique englobe donc au moins deux propositions, dont l'une est prédicative, l'autre est impliquée, et $P \neq P'$. Autrement dit : « [They] must be in formal opposition to [one an] other through negation or through some opposing semantic relationship such as complementarity, antonymy, contradiction, or converseness. If no such formally negative relationship seems to exist between P and P', then there still must be a very discernible but perhaps non-polar difference » (Amante, 1981, pp. 81-83). Amante souligne donc le caractère « quasi-perlocutoire », c'est-à-dire « affectif » de l'ironie verbale. Cette force affective attire l'attention à l'énoncé même et elle met en évidence le message implicite.

-
- Cependant, l'ironie ne peut pas se limiter aux actes illocutoires. Haverkate fait voir l'ironie verbale comme l'expression intentionnelle de l'insincérité (1990, p. 104). Glucksberg, de sa part, introduit le concept de « l'insincérité pragmatique » : *the speaker has violated at least one of the felicity conditions of well-formed speech acts, usually the sincerity condition* (1995, p. 52). Cette insincérité pragmatique constitue une condition nécessaire, mais pas suffisante de la création/perception de l'ironie verbale. L'autre condition, c'est une expectation/norme/convention violée par le locuteur. Ces théories citées reflètent une forte dépendance de la pragmatique de Grice en expliquant l'ironie verbale comme la violation intentionnelle et perceptible des maximes (Attardo, 2000, p. 803).
- 4 Comme Utsumi souligne (2000, p. 1778), il est possible de créer des expressions explicites au schéma de l'énoncé suivant pour relever l'intention ironique au public ou bien pour éviter le risque d'un malentendu. Cependant, une telle sorte d'ironie perd son effet, et elle ne pourra pas être considérée comme un message ironique bien formé du point de vue pragmatique.
 - 5 Cf. Wilson et Sperber (1993a, p. 287): "An utterance, on a given interpretation, is consistent with the principle of relevance if and only if the speaker might reasonably have expected it to be optimally relevant to the hearer on that interpretation".
 - 6 Cf. Barbe (1995, p. 140): "Irony possesses no easily identifiable independent criteria. As much as we would like to find them, there are no signals that can be considered purely signals of irony." Les études empiriques vérifient qu'on peut interpréter les messages ironiques sans aucune intonation spécifique, puisque l'ironie se manifeste même en écrit (Gibbs et O'Brien, 1991). Les marqueurs attribués à l'opération de l'ironie peuvent aussi se mettre en valeur pour les cibles essentiellement non-ironiques. Les interprétations ironiques et non-ironiques sont dérivées de l'usage de la même intonation dans différents contextes.
 - 7 Kerbrat-Orecchioni remarque que la prise en compte du sens littéral n'est pas nécessairement « consciente », et elle ne précède pas forcément l'identification du sens dérivé. Il suffit que cette prise en compte se produise de quelque façon, à un moment, à une condition suffisante, mais nécessaire, pour que le trope puisse fonctionner (1986, pp. 108-109).
 - 8 « Les choses d'ici-bas ne me regardent plus ; / En quoi peut un pauvre reclus / vous assister ? que peut-il faire / que prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ? »
 - 9 Kebel est ironique en tout que terme plutôt littéraire et équivalent approximatif de sein français, dans toutes ses acceptions.
 - 10 Voir : l'exemple de l'emploi de la forme verbale archaïque « ví » (combattre) qui appartient plutôt à la couche pathétique du vocabulaire.
 - 11 Le contexte est sans doute plus qu'un ensemble de variables discrets fixés ; il constitue une relation réflexive avec le langage (House, 2006, p. 342).